FIXATION
MORTELLE
Philippe Orta

Philippe Orta

Fixation mortelle

Copie de sang

© Philippe Orta, 2026

ISBN numérique : 979-10-262-7151-2

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

CHAPITRE I

L’hiver était rude. En ce début de février, un vent frigorifiant balayait le pays d’est en ouest. Les toits réfléchissaient les rayons d’un soleil impuissant à combattre la pellicule de glace blanchâtre qui les recouvrait. Un motard tout vêtu de cuir, botté, ganté, casqué, patientait dans le froid sur le parking situé en face du lycée. Vers quatorze heures, il avait vu entrer dans l’établissement une femme blonde aux fesses impeccablement moulées dans un jean serré et n’avait plus bougé d’un pouce depuis, attendant qu’elle ressorte.

À un moment, autant pour se réchauffer que pour se dégourdir les jambes, il quitta la selle de sa moto, se mit à marcher le long de la rue verglacée sans toutefois quitter l’établissement scolaire des yeux. Lorsqu’il entendit la sonnerie de seize heures, qu’il vit le flot des élèves se déverser dans la cour, il se remit en selle et riva son regard sur la porte qui donnait sur le parking.

Juliette terminait ses cours à seize heures le jeudi. C’était sa troisième année scolaire au lycée. À l’instant où elle entendit la sonnerie de la récréation, elle poussa un ouf intérieur de soulagement. Épuisée par une pénible journée de travail, elle descendit l’escalier, emprunta le couloir du rez-de-chaussée, ignora la salle des professeurs pour éviter d’y croiser son ex-petit ami, puis se dirigea vers la porte qui donnait sur l’extérieur. Tout en marchant, elle enfila son bonnet, ses gants et remonta jusqu’au col la fermeture éclair de son confortable blouson de cuir doublé d’un intérieur thermostatique en microfibres. Au moment où elle allait pousser la porte, elle entendit Richard Guillemin l’appeler.

— Juliette !

Elle savait qu’elle ne pourrait pas lui échapper, mais elle fit tout de même semblant de ne pas l’entendre, juste pour le plaisir de l’énerver. Il insista.

— Juliette ! Juliette !

Elle ferma les yeux, soupira de contrariété, se retourna, énervée. Elle vit son ex-petit ami marcher rapidement vers elle. Elle avait rompu avec lui le jeudi précédent et cela faisait une semaine qu’il la pourchassait ; depuis, elle allait

même déjeuner en ville à midi pour ne pas être harcelée à la cantine.

— Ma chérie, attends, il faut que je te parle…

— Ça suffit maintenant, Richard, on s'est tout dit !

— On ne peut pas se quitter comme ça, c'est trop bête.

— Tu ne peux t'en prendre qu'à toi-même.

— C'était une erreur, un accident de parcours. C'est toi que j'aime Juliette, je te le jure, mon amour…

— Stop ! Je ne veux plus rien entendre. Je te rends ta liberté. Maintenant, tu peux te taper toutes les femmes que tu veux. Mets-toi bien dans le crâne que c'est fini entre nous. C'est clair ?

— Je sais que tu ne penses pas vraiment ce que tu dis. Je suis certain que tu m'aimes toujours, sinon tu ne serais pas tant en colère contre moi. Sans moi, tu es perdue…

— Alors je suis perdue. Bonsoir !

Elle poussa fermement la porte et sortit du bâtiment. Elle se pressa pour rejoindre son véhicule garé sur le parking du lycée, beaucoup plus pour s'éloigner le plus vite possible de son collègue de mathématiques qu'à cause du froid.

Le motard vit la porte s'ouvrir et la jeune femme qu'il avait aperçue en début d'après-midi se diriger à grands pas vers le parking de l'établissement scolaire, un cartable à la main. En scrutant son anatomie, son cœur s'accéléra, ses mains devinrent moites, sa respiration se fit brève et saccadée. Il fit démarrer sa moto et ne quitta plus l'enseignante des yeux.

Juliette était une blonde aux yeux verts de trente-cinq ans, pas très belle mais charmante et surtout bien faite. Ce jeudi-là, elle portait un jean moulant. Elle savait que ses formes féminines étaient son meilleur atout pour attirer sur elle le regard des hommes. Depuis qu'elle avait cassé avec Richard, elle avait décidé de tout mettre en œuvre pour retrouver rapidement un amant. Elle détestait vivre

seule et ne pouvait rester longtemps sans compagnie masculine. C'était la seule chose qu'elle regrettait de sa relation avec lui.

Elle monta dans son véhicule.

Le motard vit la voiture démarrer. Elle quitta le parking de l'établissement scolaire, s'engagea à gauche en direction du centre-ville. Il se mit à la suivre de la façon la plus discrète possible.

L'automobile se faufilait à présent dans les rues de la ville. L'encombrement de la circulation à cette heure de la journée facilitait le travail de filature du motard qui se tenait à bonne distance derrière la voiture, mais il dut griller plusieurs feux rouges pour ne pas la perdre de vue. Il la vit pénétrer dans une résidence privée et se garer devant un gigantesque immeuble moderne et luxueux. Il stationna sa moto sur le parking, en descendit sans quitter la jeune femme des yeux, marcha rapidement en direction du bâtiment où elle s'était engouffrée.

Lorsqu'il arriva devant l'immeuble, il se retrouva piégé devant la porte vitrée. L'entrée dans le bâtiment était accessible avec un badge magnétique. À travers la paroi transparente, il vit l'enseignante refermer une boîte aux lettres puis disparaître dans le corridor, du courrier à la main. Il mémorisa la position de la boîte aux lettres. Il n'avait plus qu'à trouver le moyen d'entrer dans l'immeuble et d'aller lire le nom qui y était inscrit.

Juliette entra dans son appartement. Elle ouvrit son courrier : une facture téléphonique qu'elle alla poser sur son bureau et une carte de Richard ; elle la décacheta, parcourut sans sourciller les quelques mots qu'il avait écrits puis la déchira et la jeta au panier, énervée.

— Mais quel pot de glu ce mec ! s'exclama-t-elle en colère en repensant à l'énergie qu'il déployait vainement pour la reconquérir : fleurs, messages sur son répondeur, lettres, cartes, mails, sms…

Elle s'occupa quelques minutes dans son appartement, s'aperçut que le réfrigérateur était vide, décida d'aller faire quelques courses à la supérette. Lorsqu'elle déboucha dans le hall, elle remarqua le motard. Son casque à la main, il regardait avec insistance les boîtes aux lettres, la sienne en particulier

semblait-il.

— Vous cherchez quelqu’un ? lui demanda-t-elle.

Il sursauta, se retourna, la regarda. Elle remarqua que c’était un beau brun aux yeux bleus. Il devait avoir entre quarante et cinquante ans.

— Je cherche Anne Farini, répondit-il en hésitant.

Juliette réfléchit. Elle ne connaissait pas tous les occupants de la résidence. Ce nom ne lui disait rien.

— Désolée, je ne la connais pas. Vous devriez aller demander à la concierge. Sa loge est à l’entrée A.

— Bien, répondit-il en remettant son casque et en s’enfuyant comme un voleur.

Juliette regretta le départ précipité du motard. Elle le trouvait séduisant, tout vêtu de cuir, son beau corps viril mis en valeur par sa combinaison moulante noire. Elle sortit de l’immeuble, le vit enjamber sa grosse cylindrée. Elle entendit l’engin démarrer ; cela la troubla : il y avait dans le grondement d’un moteur de moto quelque chose de terriblement mâle qui stimulait ses hormones ! Le deux-roues s’éloigna en direction de la sortie de la résidence. Pourquoi l’homme n’était-il pas allé voir la gardienne comme elle le lui avait conseillé ?

Le motard avait le cœur qui palpitait. La vision du corps parfait qu’il avait eu sous les yeux obsédait à présent son esprit. L’idée que, malgré le froid, la jeune femme avait fait exprès de revêtir un blouson suffisamment court pour que ses formes restent visibles l’excita au point de le rendre fou de rage.

— Putain, la salope ! s’exclama-t-il intérieurement. Ah, la chienne, la salope !

CHAPITRE II

Juliette poussait son caddie dans les allées de la supérette. En passant devant le rayon des fruits et légumes, elle en profita pour acheter des poireaux et des pommes de terre afin de se concocter une soupe. Avec le froid qu'il faisait elle avait envie de manger quelque chose de chaud. Soudain, son téléphone portable sonna.

— Juliette ? C'est Myriam. Je te dérange ?

— Non, je suis au supermarché.

— Qu'est-ce que tu fais demain soir ?

— Je ne sais pas.

— Tu veux qu'on se fasse un cinéma, ou un resto si tu préfères ?

— Je n'ai pas le cœur à sortir en ce moment… Et j'ai pas mal de copies à corriger ce week-end.

— Tu ne vas pas rester seule. Tu vas finir par déprimer, ma chérie. Quoi, tu flippes toujours à cause de Richard ?

— Non, je ne flippe pas, je me rends compte que j'ai passé deux ans de ma vie avec un connard et ça m'énerve.

— Moi, j'en ai passé huit des années avec un connard, alors tu vois, t'es pas la plus à plaindre !

Juliette sourit. Elle appréciait beaucoup Myriam et se décida à sortir avec elle.

— Et si on se faisait un ciné et un resto après ? proposa-t-elle. Tu passes me chercher ?

— Demain soir à sept heures, ça va ?

Le motard fit le tour du quartier puis revint à la résidence. Il n'avait vu qu'un seul nom sur la boîte aux lettres : Juliette Desmont. Il espérait qu'elle vivait seule. Comme elle était ressortie, il pensa que c'était le moment idéal pour

visiter son appartement. Il avait travaillé chez un serrurier et s'était façonné un passe-partout d'une redoutable efficacité. Le seul problème était d'entrer dans l'immeuble : on ne pouvait y accéder qu'avec un badge magnétique.

Il ôta son casque puis guetta le bon moment comme il l'avait fait vingt minutes plus tôt. Il entra à la suite d'un adolescent d'une quinzaine d'années. Il savait maintenant que Juliette résidait au troisième étage. Il ne restait plus qu'à trouver dans quel appartement. Il se dirigea vers l'escalier, ne voulant pas se retrouver dans l'ascenseur avec l'adolescent : vu ses noirs desseins, moins il se ferait repérer, mieux ce serait !

Avec sa main gauche gantée, il actionna l'interrupteur du couloir du troisième niveau. Il inspecta les cinq portes qui s'y trouvaient. Deux portaient des noms mais ce n'était pas Desmont. Il colla son oreille tour à tour contre chacune des trois autres portes, entendit de la vie derrière deux d'entre elles. En revanche, c'était le silence total dans le dernier appartement : il décida de le visiter ; si Juliette n'habitait pas là, c'était qu'elle ne vivait pas seule et il couperait court à ses intentions.

Il sortit le passe de sa poche, l'approcha de la serrure. Elle était munie d'un verrou ordinaire ; ce fut pour lui un jeu d'enfant que de l'ouvrir. Il renfila son casque intégral et pénétra dans le logement : il ne voulait y laisser aucune empreinte, aucune trace. Il alluma la lumière, referma la porte, passa le vestibule, pénétra dans le salon ; lorsqu'il reconnut le cartable de Juliette sur la table, il fut soulagé. Il inspecta soigneusement chacune des pièces et ne trouva aucune trace de la présence d'une autre personne : la jeune femme vivait seule.

Le motard vit la facture que Juliette avait posée sur son bureau. Il la consulta, prit note du numéro de téléphone fixe puis retourna dans le vestibule où il y avait deux grands placards, un de chaque côté. Il tira les hautes portes coulissantes, découvrit deux penderies où étaient suspendus à des cintres d'innombrables vêtements : robes, jupes, pantalons, chemisiers, tailleurs, blousons, vestes, manteaux… Il nota que les placards étaient suffisamment hauts pour y cacher un homme.

Juliette se gara devant son immeuble. Elle déchargea son coffre, monta chez elle avec deux sacs de provisions dans les bras. Elle ouvrit la porte de son appartement, alluma la lumière, posa les sacs sur la table du salon, ôta son

blouson, le balança sur le canapé. Elle rangea tranquillement ses achats puis récupéra son blouson pour le pendre dans le vestibule. Au moment où elle allait tirer la porte coulissante du placard de droite, le téléphone fixe sonna. Elle fit demi-tour, retourna dans le salon avec son blouson à la main, décrocha le combiné.

— Allô ?

— Juliette, c'est Richard.

— Je t'ai dit que je ne voulais plus te parler.

— Je t'en supplie, écoute-moi.

Elle hésita.

— Tu as quinze secondes pour dire ce que tu as à me dire et je raccroche.

— Je t'aime, Juliette. Je suis désolé pour ce qui s'est passé. Tout le monde peut faire des erreurs. Et puis quand j'étais dans le lit de cette fille, je ne faisais que penser à toi. Tu sais, avec elle, c'était juste sexuel, tandis que toi, mon amour, c'est différent…

— Fin des quinze secondes. Bonsoir et ne m'appelle plus !

Chaque fois qu'il lui parlait, il s'enfonçait. Cela l'aidait à faire le deuil de sa relation avec lui. Elle raccrocha le combiné, réfléchit un instant puis retourna dans le vestibule. Elle allait ouvrir le placard de droite lorsque le téléphone sonna de nouveau. Elle retourna dans le salon, agacée, décrocha nerveusement le combiné.

— Oui ! s'écria-t-elle.

— Salope !

— Quoi ?

— Salope ! Salope ! Salope !

Elle raccrocha brutalement.

— L'enfoiré, s'exclama-t-elle irritée, il va me le payer !

Elle se dirigea fébrilement vers le vestibule et ouvrit brutalement le placard de